

LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — HISTOIRE DE MADAME D'AGRIZELLES, par CHAMPFLEURY (2^e partie). — UN MARQUIS DÉGUISÉ, par madame CLÉMENCE ROBERT (1^{re} partie). — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — POÉSIE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

On ne parle qu'étrennes, on ne rêve que cadeaux ! Voici le moment où la bourse des plus avarés se délie, où les plus indolents sont forcés de sortir et de courir les rues de Paris ; c'est un va-et-vient général des magasins de modes aux magasins de bijouterie, des salons de Susse à ceux de Giroux, des étalages de Bonnet aux devantures de Boissier. A une jeune fille, sa mère fait choisir chez madame Minette un ravissant chapeau en taffetas piqué blanc, bordé de peluche bleu de ciel et orné dans le tour de tête d'une traînée de *ne m'oubliez pas*, tandis que la mère choisit pour elle-même une belle robe en pékin chamois broché de blanc dans le fond de la jupe, et sur le lé de devant ayant une disposition de passes roses formant tablier ; la disposition se prolonge jusque sur le corsage, à pointe et décolleté ; les manches, courtes, sont garnies de dentelle de Bruxelles, et la berthe est faite de la même dentelle.

A côté de cette robe, toute nouvelle, en est une autre en pékin bleu de ciel toute lamée de fleurs blanches ; on dirait de la dentelle collée tant ces fleurs sont en relief ; le corsage est garni de franges et de glands de perles blanches, formant berthe et décorant les manches courtes. Cette robe est choisie par un mari galant pour une nouvelle et blonde mariée.

A côté de ces robes splendides, madame Minette étale de délicieux caracos en velours noir, bleu Louise, même cerise ; les noirs et les bleu Louise sont brodés de soie de la même nuance, les cerise sont tout parsemés de jais et garnis de guipure noire. Puis ce sont de merveilleuses coiffures qui composent les plus coquettes étrennes. Voici des nattes de velours gris avec des

touffes de roses pompons, des flots de petits velours pourpre scintillant de perles d'or, des fleurs en jais au feuillage de velours rose, des nattes de plumes d'où ruissent des perles de Venise ; fantaisies inouïes, innombrables, éblouissantes, et qu'on dirait imaginées par Titania, la reine des fées de Shakspeare.

Après les étrennes de modes, robes, manteaux, chapeaux, etc., qui sont les plus utiles, les étrennes de bijoux sont les plus recherchées. Quel délicieux cadeau à faire à une jeune fille qu'un de ces objets de joaillerie si finis sortis des mains de Froment-Meurice, soit une petite broche émaillée entourée de turquoises, avec les boutons d'oreilles assortis, soit une cassolette ciselée, dont un ange ou un amour ouvre et ferme le ressort ! A une jeune femme, une mère ou un mari offrira pour étrennes cette sévigné de grenats et de perles fines à monture moresque, ou cette châtelaine en or guilloché, ou ce bracelet-serpent d'émail vert incrusté d'écailles, d'étincelles de brillants, et dont les yeux et la langue sont simulés par des rubis ; on glisse une mèche de cheveux dans le corps du serpent, et c'est là un souvenir mystérieux et tendre suivant la personne qui le donne. Pour un jeune homme, une mère choisira une épingle en perle, en brillant ou en saphir, ou mieux encore des boutons de devant de chemise en perles fines, ou d'autres pour les manches en lapis-lazuli, ou une de ces belles bagues en pierres antiques.

Chez Susse et chez Giroux les étrennes en papeterie sont étalées dans une grande variété. Une femme élégante doit avoir un buvard à couverture de laque, une écritoire en boule sur un beau pupitre en bois de rose de Krieger, des porte-plumes en malachite ou en ambre, le cachet et le canif assortis, la poudre en argent, mais mieux encore pas de poudre, on sèche les feuilles écrites sur le papier rose du buvard. Le seul papier distingué est le papier blanc anglais, glacé, à tranches dorées ou non dorées. Si on met les armes ou les initiales en tête, il faut qu'elles soient formées d'un filet blanc ou or sans enjolivures de couleurs. Les enveloppes sont, en papier assorti à la lettre, oblongues pour les femmes, carrées pour les hommes ; la cire blanche, fine et parfumée, est celle du meilleur goût pour les billets féminins, comme la rouge, également odorante, est la seule permise aux hommes. Chez Faguer-Laboulée on trouvera des coffrets de parfumerie délicieux, des boîtes à gants et à mouchoirs, des sachets, des sul-

tanés en satin blanc brodées d'or, et sur lesquelles s'étale un frais bouquet de roses, de violettes ou de verveine; puis de magnifiques éventails renaissance, chinois, espagnols, des flacons de poche et une collection des plus jolis poignets en velours et en rubans.

Dans les étrennes en bonbons, les meilleurs choix à faire pour une femme ou une jeune personne sont les coffrets artistiques en vermeil, en laque, en bois sculpté, en opale, en verre de Bohême, en marqueterie ou en boule; les cartonnages ne survivent guère à la durée des bonbons, et un donataire attentif prend souci de faire deux parts de son cadeau : les friandises qu'on consomme et qui ne laissent pas de traces, et le souvenir plus solide qu'on place et qu'on garde sur une étagère.

Les meilleures étrennes en bonbons à donner à des enfants sont des sacs de pralines, de marrons glacés et de chocolat. Et à propos de ce qui réjouit ces jolies têtes, rien ne ravit un petit garçon comme ces jouets de Strasbourg représentant l'armée française, et qu'on voit étalés dans de petits cartons à côté des beaux livres d'enfants de la librairie Blanchard.

Mais revenons aux étrennes qui conviennent spécialement à nos lectrices.

Chez madame Daniel Deray on trouvera les plus magnifiques mouchoirs brodés aux points d'armures et au plumetis, des cols et des manches à la grecque d'un goût tout nouveau, et une myriade de petits bonnets coquets, provoquants, assassins, comme disaient nos mères. Oh! quel incomparable trousseau on prépare à la *Couronne royale* pour une Américaine millionnaire! les héritières de New-York sont plus riches que les princesses d'Europe et s'entourent de tout le luxe du vieux monde. Dans un de nos prochains bulletins nous décrirons ces merveilles que notre industrie française échange contre l'or de l'Union.

A la *Fileuse*, c'est un assemblage merveilleux de bourses, de pantoufles, de porte-cigares, de bretelles, de vide-poches, etc., pour offrir à des pères, à des amis, à des oncles, à des grand'mères; puis des rubans éblouissants, des écharpes algériennes, des fançons, des capuches, des coffrets de mercerie, des pyramides de laine à tapisserie s'élevant sur les canevases dessinés et commencés.

Hier nous avons rencontré la princesse Mathilde accompagnée de deux dames dans les magasins de Giroux. La princesse portait un chapeau de velours épinglé blanc tout orné de nattes de plumes; une de ses dames avait un chapeau de velours vert céladon garni de peluche rose et de blonde blanche; l'autre un chapeau gris perle en satin tendu de réseaux de blondes. Ces trois chapeaux avaient été faits par les demoiselles Noël.

Nous avons vu un autre joli chapeau et une élégante coiffure sortant des ateliers de madame Alexandrine Petit : le chapeau, en satin marron losangé de velours noir, était gracieusement entouré d'une guirlande de

feuillage en harmonie avec l'étoffe. Cette guirlande, partant du derrière et s'élargissant sur les côtés, venait finir en diminuant sur le bord de la passe; le dessous se composait d'une multitude de fuchsias qui, avec leurs petits cœurs de jais, donnaient à ce tour de tête un ensemble fort original. Quant à la coiffure, c'était un mélange de blonde très-légère et de roses du Bengale très-épanouies se plaçant au milieu de la tresse et laissant tomber une barbe d'un côté et une guirlande de feuilles de l'autre.

CLÉOPHÉE.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en taffetas blanc, la jupe est garnie de deux volants recouverts de dentelles noires sous lesquelles passe au bord un grand effilé mousseux; sur le corsage à pointe et sur les manches courtes se jouent les mêmes garnitures; chemisette en point de Bruxelles; gants de chevreau; souliers de satin blanc; sévigné, boutons d'oreilles, cercle de tête et bracelet en rubis; l'autre bracelet est formé par un serpent d'or émaillé; coiffure en bruyère blanche.

Seconde toilette. — Robe de velours épinglé rose. Cette robe, d'une forme toute nouvelle, est ornée d'une berthe faite d'un large ruban rose taffetas et satin, croisant sur la poitrine et descendant en pans sur la jupe; de chaque côté du large ruban sont posées une blonde blanche et une dentelle noire; chemisette en malines; gants de chevreau; souliers de satin blanc; sévigné, bracelet et flacon d'or émaillé; touffes de petits passe-rose dans les cheveux.

Détails du patron.

Le chapeau se fait en velours plein, en velours épinglé de toute nuance; le nœud et le bavolet sont garnis d'une petite blonde noire. Sur le bord de la passe on peut poser une haute dentelle noire formant voilette. Le tour de tête se fait en blonde blanche et en fleurs. Le bonnet du matin se fait en tulle, mousseline et batiste, et se garnit à volonté de dentelle ou de bandes brodées.

HISTOIRE DE MADAME D'AIGRIZELLES.

(SUITE.)

— Que faut-il donc, monsieur, dit-elle, pour vous attendre?

— Madame, dit-il, je vous demande pardon, on m'attend au ministère.

La voiture était arrêtée; Raymond sortit aussi brusquement que madame d'Aigrizelles était entrée. Dans la cour, il donna ordre à son cocher d'emmener la voi-

ture, comptant que la mère sollicituse s'en irait naturellement. Malgré la pénible mission qu'il remplissait vis-à-vis de madame d'Aigrizelles, Raymond ne pouvait s'empêcher d'admirer la grandeur de ce dévouement maternel, qui ne se rebutait de rien et qui souffrait tout pour arriver à son but.

Le soir, devant son feu, en relisant pour la quatrième fois le dossier d'Aigrizelles, la figure de la mère vint se jeter entre le manuscrit et les yeux de Raymond. Une vie pure et sans tache avait conservé dans toute sa fraîcheur jusqu'à trente-cinq ans la figure de la veuve; ses grands yeux doux laissaient lire jusqu'au fond de son âme, et on ressentait près de cette belle personne un parfum d'honnêteté aussi indéfinissable que les odeurs des herbes dans les bois après la rosée. Le sourire était d'une douceur angélique et se posait délicatement sur ses lèvres, comme l'oiseau sur une branche. La peau avait conservé le velouté qui semble n'appartenir qu'aux jeunes filles. Si madame d'Aigrizelles n'eût pas souffert du terrible châtiment de son fils, sa figure eût porté la trace d'une gaieté innocente qui s'enfuyait maintenant du fond de deux fossettes, qu'un poète a appelées le nid des Amours. La personne de madame d'Aigrizelles répondait à sa physionomie : elle n'était ni grasse ni maigre, mais elle penchait du côté d'un friand embonpoint; sa douleur faisait soulever une poitrine puissante, dont la blancheur du cou attestait les merveilles. Dans un salon, et même sans avoir recours à de brillantes toilettes, madame d'Aigrizelles représentait *la belle veuve* dans ce que la tranquillité lui donne de charmes. Elle avait surtout une façon lente de lever les paupières, ornées de longs cils noirs, qui excitait autant la curiosité qu'un avare qui ouvre dix portes avant de vous montrer ses trésors. Raymond suivait avec attendrissement les larmes qui pendaient au bout des cils et qui tombaient quelquefois dans le corsage de madame d'Aigrizelles. Quoique tout entier à sa mission, Raymond ne pouvait s'empêcher de suivre le chemin mystérieux que prenaient ces larmes.

Ce soir-là le dossier du prisonnier fut étudié par Raymond avec un mélange de dépits, de colères et de sourires. Quelquefois il posait les papiers sur son bureau et venait se jeter dans un fauteuil près de son feu, car l'image de madame d'Aigrizelles venait se placer trop vivement en face de lui pour qu'il pût continuer sa lecture. Alors, fatigué de luttés, il se donnait tout entier au souvenir, et, blotti dans son fauteuil, il suivait les mille caprices du feu qui se moulaient merveilleusement aux pensées du cerveau. Le sifflement monotone de la mousse qui sort du bois vert prête de l'indécision aux objets, et sert à empêcher la réalité de se présenter avec des formes trop exactes; les idées naissent avec une couleur plus gaie devant le foyer : il semble qu'elles sont réchauffées par cette bruyante couleur rouge, la reine des couleurs. Il n'est pas jusqu'au pétilllement du vieux bois qui ne semble une mu-

sique gaie : les étincelles s'échappent joyeusement dans la cheminée, semblables à des lutins capricieux envoyés par leur souverain pour tirer le soir des feux d'artifice imprévus. Tout prend de l'animation quand le travailleur se laisse surprendre à ces gnomes du foyer; le temps passe vite, et on sort de là enivré comme si on avait visité un monde supérieur. Dominé par le souvenir de madame d'Aigrizelles qui flottait au milieu des farfadets de la cheminée, Raymond en vint à ne plus penser et à se laisser aller à un état qui est le milieu entre le rêve et le sommeil. Son corps ressentait la bienfaisante chaleur du feu, mais son âme semblait voltiger dans la chambre, et il lui semblait impossible de commander à son corps. Raymond n'en avait même pas le désir; il avait la conscience d'être pelotonné dans un large fauteuil, et il n'eût pas désiré de plus suprême bonheur que de rester ainsi toute sa vie et au delà de la vie. L'éternité lui apparaissait un peu à la façon dont les Turcs comprennent la vie : assis ou couché, et n'ayant qu'une faible et douteuse sensation des choses d'ici-bas. Mais cet état n'était que l'avant-poste du pays des rêves où Raymond ne tarda pas à entrer.

La belle madame d'Aigrizelles lui apparut bientôt gaie, souriante et avec ses fossettes visibles roses et transparentes. Elle prenait la main de Raymond et la serrait avec une force qu'on n'eût pas cru devoir enfouir dans ses petits doigts fins et allongés, qui, eux aussi, prenaient naissance dans cinq fossettes plantées naturellement dans une chair blanche et potelée. Elle regardait Raymond en face, et il était tellement ébloui de l'éclat de ses yeux, qu'il tombait à ses genoux et lui jurait un amour éternel. Les décors de ce rêve charmant ne ressemblaient pas à nos décors habituels : c'étaient des fonds de nuages rosés dans lesquels les deux amants étaient libres d'entrer et où on respirait les parfums d'un arôme inconnu; des massifs d'une verdure particulière et éthérée succédaient aux nuages rosés et en rompaient la monotonie. Tous deux étaient seuls dans ces lieux enchanteurs, où l'on entendait au loin et presque en sourdine les chants des oiseaux les plus harmonieux et le bruit frais des cascades mourant sur le gazon. Tout dans ce lieu portait à l'amour, sans que la grossièreté des sens y trouvât sa part. Raymond tenait dans sa main la main de madame d'Aigrizelles, et ils se promenaient ainsi, heureux de vivre, de respirer, puisant un bonheur éternel à se regarder. Leur curiosité, de même que leur amour, était toujours nouvelle, et ils ne se rappelaient ni la haine, ni la misère, ni la calomnie, ni l'envie, qui engendrent tant de maux sur la terre. L'air était pur et toujours égal, le ciel clair et toujours gai; la nuit ne se montrait jamais, et la lumière venait d'un astre qui tenait le milieu entre le soleil et la lune, moins froid que celle-ci et moins brillant que le premier. Cette situation, qui tenait de celle du paradis terrestre avant la faute d'Eve, fut troublée par un simple accident qui ramena Raymond à la vile réalité. Quoique dans son

rêve tout fût parfait, il sentait cependant depuis quelque temps une chaleur par trop vive à la jambe, et il se réveilla subitement en portant la main à son genou, qui touchait presque le parquet et qui était chauffé fortement par une bûche enflammée sortie de sa position.

Raymond sourit tristement et de son rêve et de la réalité qui lui apparaissait maintenant aussi misérable que les échafaudages noirs d'un feu d'artifice après qu'il a été tiré. Il regarda machinalement sa pendule, qui marquait deux heures du matin : le rêve durait depuis trois heures. Raymond se déshabilla brusquement, car il avait le lendemain un travail pressé qu'il était obligé de porter au ministère. Il se coucha ayant au cœur le souvenir de madame d'Aigrizelles et son nom presque à la bouche. Combien il aurait été heureux de reprendre son rêve ! Mais les plus beaux sont les plus capricieux, et une fois sortis d'une maison ils n'y reviennent jamais. La raison froide et sévère vint prendre la place de ce rêve follet habillé de rose, et quand le portrait de madame d'Aigrizelles vint se placer au chevet du lit de Raymond, la raison prononça un réquisitoire sincère, mais âpre. Elle enjoignait au fantôme de s'éloigner au plus vite. Que venait-il faire dans cette chambre d'un homme occupé à rendre justice ? Chercher à tendre des pièges à sa conscience, la voiler, la faire tomber dans des précipices. Plus le fantôme était séduisant, plus il était dangereux. Il empruntait le masque d'une personne recommandable par ses vertus, qui à cette heure était sans doute occupée à prier pour son fils, et il n'avait rien à faire chez le magistrat obscur qui jugeait le fils.

Malgré la parole dure et sévère de la raison, le fantôme ne s'éloignait pas ; au contraire, il se rapprochait de Raymond et lui faisait entendre une voix douce qui ressemblait beaucoup à celle de madame d'Aigrizelles. Le fantôme tenait par la main un jeune homme vêtu de grossiers habits gris de prison, qui ne parvenaient pas à dissimuler entièrement une distinction native : C'est mon fils, dit madame d'Aigrizelles, qui se repent, qui a déjà beaucoup souffert, qui a subi une majeure partie de sa punition et qui vous demande grâce. Je ne vous suis pas indifférente ; sans que vous me l'ayez avoué, je le sens, et, malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée jusqu'ici, je reconnais en vous un noble caractère que je serai heureuse d'associer à ma destinée. Accepteriez-vous la main d'une femme dont le fils est sous le coup d'une condamnation infamante, et oseriez-vous prendre le titre de père en parlant d'un homme enfermé dans le même lieu que les voleurs et les assassins ? Retournez en arrière dans le chemin de la vie et demandez-vous si jamais une pensée coupable n'a traversé votre cerveau. Henri était faible, et c'est dans un moment d'erreur qu'il a mis à exécution une pensée déplorable, que chaque homme trouve en lui et qui l'envahit s'il ne se hâte de l'arracher dans son germe. Le fantôme parut s'éloigner en s'écriant d'une voix suppliante : Raymond ! Raymond !

Un petit jour gris commençait à pointer entre les rideaux et venait de mettre en fuite les apparitions de l'alcôve. Raymond, délivré de ces obsessions, put enfin prendre quelque repos ; mais il se leva fatigué, ne conservant pas un souvenir bien exact des rêves qui l'avaient assailli la nuit, cependant dominé légèrement par le souvenir de madame d'Aigrizelles, à un tel point qu'en montant en voiture il commanda à son cocher de sortir lentement de la porte cochère, car il n'osait s'avouer qu'il espérait rencontrer comme d'habitude la belle veuve. Ce jour-là elle ne vint pas, et Raymond entra au ministère un peu inquiet, à la façon de ceux sur l'esprit desquels les variations de l'atmosphère agissent profondément, et qui tirent leur physionomie journalière de la pluie, du brouillard ou du soleil. Raymond ne raisonnait pas des sensations ; il craignait de trouver au fond l'image de madame d'Aigrizelles, et il cherchait à échapper à l'influence de ce nom : justement on lui confia au ministère un dossier nouveau relatif à l'affaire du fils.

Le comité des grâces, pour s'éclairer et rendre des arrêts définitifs, reçoit des documents de différentes autorités, dont l'ensemble et la concordance doivent servir à régler la situation des condamnés qui en appellent à la clémence. Le maire de la ville où demeure l'accusé envoie une note concernant ses habitudes, ses mœurs, ses relations, son genre de vie dans le passé ; le plus souvent cette note est basée sur un rapport du commissaire de police. La commission demande un rapport à peu près semblable au procureur du tribunal qui a assisté aux débats ; de plus on s'inquiète activement de la vie du condamné depuis qu'il est en prison, et chacun de ses actes est consigné dans un journal tenu par le directeur de la prison. Du passé et du présent on passe à l'avenir ; c'est alors que de ces pièces longuement étudiées par un des membres, la commission des grâces, après une discussion générale, vote sur la demande du condamné. En recevant ces nouveaux dossiers, Raymond les emporta légèrement, car son espérance était enfermée dans tous ces papiers. Il était à peine dans sa voiture, qu'il déploya le rapport du maire de Poitiers, fort long, consciencieusement étudié et rempli de faits. La vie d'Henri d'Aigrizelles était suivie jour par jour avec autant d'exactitude que s'il avait consigné chaque soir ses fredaines et ses folles équipées dans un memento. Il n'y avait pas de belles phrases ni de réflexions inutiles ; mais le fait s'y montrait avec une telle simplicité qu'on lisait ce rapport avec l'intérêt d'un roman. Autant la vie du jeune homme avait été voilée pour la police avant sa condamnation, autant, aussitôt qu'il y avait eu un commencement de soupçons, les moindres événements avaient été recueillis avec la patiente volonté d'un collectionneur. Les anatomistes ne sont pas plus adroits quand ils étudient une maladie sur un cadavre.

Ce rapport constatait avec exactitude cette immense dépravation à laquelle sont en proie les jeunes gens in-

occupés des grandes villes, dépravation qui commence par être factice, goguenarde, dont on se pare d'abord pour suivre la mode, et dont on devient la victime quand l'esprit s'est habitué à en entendre les récits. La police avait interrogé des jeunes gens amis d'Henri, des femmes qui furent ses maîtresses, des fournisseurs de toute espèce, et elle avait recueilli des mots, des conversations tout entières qui condamnaient le jeune homme et qui devaient le mener là où il en était arrivé. Une mère pouvait s'y tromper : Henri d'Aigrizelles avait conservé les dehors de l'homme distingué, quoiqu'il portât déjà sur ses traits certains stigmates de passions et de vices; mais la jeunesse servait encore à déguiser ces marques ineffaçables qui ne font que s'agrandir avec les années, qui entrent au fond des chairs, qui s'attachent comme une lèpre au visage, et qui font qu'entre trente et quarante, à l'âge de la maturité et du repos, l'homme se montre dans sa laideur ou dans sa splendeur. Il est beau si ses aspirations à l'intelligence et au bien l'emportent sur ses aspirations aux vices; il est ignoblement laid si la balance penche du côté des instincts matériels et mauvais.

Si, à la cour d'assises, Henri d'Aigrizelles, sur le banc des accusés, n'avait pas montré sur son visage ces traces de vices qui couraient sourdement sous la peau, les rapports exacts de la police ne le dissimulaient plus, en constatant la dépravation prématurée du jeune homme. Raymond, qui avait un caractère chaste et honnête, fut pris d'un grand serrement de cœur en étudiant ce dossier, cent fois plus accablant que les charges mises au jour à la cour d'assises. Le public qui lit les journaux judiciaires, qui assiste aux débats d'une affaire criminelle, croit connaître l'accusé; cependant, malgré les dépositions des témoins, malgré l'acte d'accusation, malgré le réquisitoire du procureur général, il n'a qu'une épreuve assez pâle du caractère de l'homme qui est sur les bancs. Pour le sonder et connaître le fumier sur lequel ont poussé ses crimes, ce sont des études longues et patientes devant lesquelles un seul reculerait; aussi chacun apporte-t-il le fruit de ses observations, comme dans un cas désespéré on réunit les médecins les plus célèbres.

L'avis du procureur de la république, conçu d'une tout autre manière que les dossiers de la police, n'était guère plus favorable pour Henri d'Aigrizelles. Le magistrat déplorait le faible châtiment qu'on avait infligé à l'accusé, surtout en comparaison de la forte peine qu'avaient assumée ses complices. Le procureur de la république démontrait les longs calculs qu'avaient demandés le vol, les projets d'association, la mise en œuvre de cette affaire et la complicité du jeune homme avec une bande de recéleurs parisiens qui servaient à faire vendre les marchandises volées. C'était, au contraire, sur la jeunesse d'Henri d'Aigrizelles que s'appuyait le procureur de la république pour demander une forte condamnation; car, disait-il, si un jeune homme fait de telles combinaisons, qu'arrivera-t-il

quand, dans la force de son âge mûr, ses plans pourront s'agrandir ou se développer dans un sens aussi coupable? Je demandais aux jurés, ajoutait-il, une détention assez longue pour qu'on parvint à étouffer même dans l'esprit de l'accusé le souvenir de son crime. Le procureur de la république montrait le danger qu'il y aurait à rendre Henri d'Aigrizelles à la société, et son avis était que la fortune de ses parents ou leur position ne pussent servir à adoucir la détention de l'accusé.

Il ne restait plus à Raymond que d'étudier le rapport du directeur de la prison, et il n'osait le décacheter, tant les deux dossiers précédents étaient défavorables au fils de madame d'Aigrizelles; cependant un châtiment aussi subit pouvait avoir changé l'esprit du jeune homme; sa mère assurait qu'il se repentait. Raymond brisa le cachet brusquement et dévora le rapport avec d'autant plus d'avidité qu'il craignait le dénouement. Henri d'Aigrizelles était représenté comme passant sa journée à lire de mauvais livres, malgré les ordres du directeur; mais il avait assez d'argent pour corrompre les gardiens; on ne pouvait l'empêcher de fréquenter des détenus de basse classe avec lesquels il traitait de pair à compagnon. Le directeur avait essayé de moyens violents autorisés par son pouvoir discrétionnaire; mais il n'arrivait pas à des résultats plus satisfaisants. La prison départementale, dans laquelle Henri subissait sa peine, n'était pas soumise à des lois particulières qui auraient pu soustraire le jeune homme à ces fréquentations; il ne faisait rien d'ailleurs qui obligeât l'autorité à agir avec lui par des moyens répressifs particuliers; mais le directeur demandait, dans l'intérêt de l'accusé, qu'on le changeât de prison, afin qu'on pût essayer ailleurs de vaincre ses passions.

Raymond quitta ces dossiers avec un accablement extrême, qui tenait encore plus à l'intérêt qu'il portait à madame d'Aigrizelles qu'à l'attention profonde et soutenue que lui avait demandée la lecture de ces dossiers. Autant la veille il désirait revoir la veuve, autant aujourd'hui il craignait de la rencontrer. Que dire à cette mère infortunée? quelles consolations lui donner? quel espoir lui offrir? Raymond était le rapporteur de cette affaire au conseil des grâces, et dans aucun des rapports il n'avait pu saisir le moindre fait en faveur de l'accusé. Les faits et les hommes se tournaient tous contre Henri d'Aigrizelles.

Ce fut quelque temps après avoir consacré des veilles à l'analyse de ce volumineux dossier que Raymond se rendit à la commission des grâces, qui se réunissait une fois par semaine. Raymond lut à haute voix son rapport, qui était une analyse entremêlée de citations des mémoires du maire, du procureur général et du directeur de la prison. La discussion, qui dans les affaires douteuses durait quelquefois longtemps, fut courte et sans objections; la grâce de Henri d'Aigrizelles fut rejetée à la majorité. Raymond sortit de là avec le sentiment d'avoir accompli son devoir, mais le

cœur ulcéré. C'en était fait : il ne reverrait plus madame d'Aigrizelles, qui allait passer sa vie dans les pleurs, en maudissant peut-être celui dont l'influence dans cette affaire avait déterminé le sort de son fils. Raymond cherchait à combattre cette passion qui s'était tout à coup abattue sur lui, et essayait de l'analyser froidement pour se démontrer à lui-même combien elle était folle et insensée. A supposer que la grâce du fils eût été accordée, Raymond n'avait à attendre aucune faveur pour un acte de justice. Madame d'Aigrizelles n'avait pas montré de particulières sympathies à celui qu'elle implorait, elle venait en suppliante, en mère qui cherche à protéger son enfant ; elle eût été la même chez tout autre, et Raymond se torturait l'esprit à connaître les causes de sa passion.

La passion n'a pas de causes. Elle jaillit tout d'un coup sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter, et elle est d'autant plus forte que les obstacles viennent la contrarier. Dominé par sa conscience, en faisant souffrir madame d'Aigrizelles par le rejet de la grâce de son fils, Raymond la plaignait sincèrement comme s'il eût été étranger à cette affaire. Séparé de la veuve par cet acte, n'ayant aucun indice qui lui permit de la retrouver, Raymond sentait sa passion s'accroître ; et chaque lutte qu'il engageait avec elle constatait son impuissance à la dompter. Le travail est un puissant agent de destruction dans ces sortes de combats : la passion se montre dans le lointain ; il est vrai, elle tourbillonne dans la chambre de celui qu'elle veut asservir, mais elle s'enfuit devant le travail, épouvantée, comme dans les contes des fées le méchant lutin fuit devant la baguette magique de la belle princesse. Raymond, qui était fatigué d'avoir travaillé depuis trois mois avec un rare dévouement, se laissa aller du côté de la distraction ; il fréquenta le monde, où on ne le voyait plus, et il y porta avec lui le souvenir de madame d'Aigrizelles.

CHAMPFLEURY.

(La suite au numéro prochain.)

UN MARQUIS DÉGUISÉ.

I.

L'ASSAUT.

Dans une mémorable soirée du mois d'avril 1745, la jolie ville de Saint-Romain, assise entre les bords de l'Isère et de fertiles campagnes, florissante par son commerce et ses fortunes nobiliaires, payait bien cruellement ses rares prospérités : elle venait d'être attaquée par la bande de Mandrin.

Au milieu des antiques remparts dont la ville était

encore à demi entourée, une porte incendiée avait donné passage aux brigands. Les soldats de la maréchassée, les bourgeois armés à la hâte, défendaient pied à pied l'entrée de la rue, tandis que, du haut de la voûte démolie, des pierres noircies et brûlantes, des charpentes enflammées, roulaient à grand bruit sur les combattants.

Du côté où les flots rapides de l'Isère défendent seuls la ville, les assaillants avaient trouvé un plus facile accès, et leur bande inondait déjà le quartier découvert ; mais là aussi les défenseurs avaient porté la plus grande partie de leurs forces. Les soldats de troupe réglée, exaspérés d'avoir à combattre contre des voleurs armés, répondaient par une charge violente aux attaques imprévues, bizarres, tortueuses des brigands. Les habitants des plus fortes maisons, embusqués dans leurs murailles, faisaient de chacune des façades un rempart d'où pleuvaient sans relâche des pierres et des brandons, dont la flamme allait éclairer, au milieu de l'ombre qui commençait à tomber, les corps gisant sur le pavé.

Cette vigoureuse résistance allait triompher, et déjà les contrebandiers se repliaient sur eux-mêmes en jetant ce cri sauvage qui leur était propre, et qui avait quelque chose du rugissement des animaux féroces, lorsque soudain les assaillants, les défenseurs, les pierres, les mousquets, le tumulte, le bruit, tout cessa, tout s'arrêta pour faire place à cette acclamation qui partit de toutes parts :

— C'est lui !... lui !... le voilà !...

Sur le haut d'un bastion qui dominait la ville venait de paraître Mandrin.

Le sentiment du danger s'efface devant l'ardente curiosité de voir ce chef de brigands, qui a désolé dix provinces, qui a porté la terreur de son nom du midi au nord de la France, et que nul dans la contrée n'a jamais aperçu.

Les contrebandiers ont suspendu le feu, attentifs au commandement qui va se manifester par un signe de leur maître. De tous les points de la ville les habitants se mettent aux balcons, se penchent aux fenêtres, montent sur les terrasses, sur les toits, et tournent des regards avides du côté du bastion.

Mais leur attente est presque entièrement trompée.

La nuit approche, et la lueur du crépuscule rougit le ciel sans arriver à la terre. On ne voit sur la pointe du rempart que la silhouette d'un cavalier et de son cheval. Un chapeau à long panache et les contours d'un ample manteau se découpent seuls autour de cette forme noire, qui se détache sur la chaude nuance de l'atmosphère, et semble bordée d'un liséré de flamme par la réverbération du soleil couchant. Sur cette surface plane et sombre cependant on voit reluire les armes du brigand, qui, par l'éclat surnaturel dont on les croit revêtues ou par l'excellente trempe de leur acier, ont le pouvoir de briller dans l'ombre.

Auprès du cavalier se distingue aussi la forme d'un

soldat de taille colossale, également voilée par l'obscurité.

Mais les habitants sont tout à coup arrachés à leur contemplation vaine par le cri : « Au feu ! » qui part des quatre coins de la ville.

Les contrebandiers ont reçu par un geste de leur chef l'ordre d'incendier un certain nombre de maisons, et ils viennent de l'exécuter.

Pour Mandrin, il a déjà disparu du rempart.

Courant en tumulte aux points où le danger est le plus pressant, soldats et bourgeois roulent à flots pressés dans les rues ; ils se heurtent aux brigands, échangent de rapides coups de sabre avec eux, et continuent leur course vers les maisons où le feu se déclare. Mais par ce mouvement, ils laissent à découvert l'intérieur de la ville, les églises, où les bandits se précipitent pour les dévaster, et les abords de la maison de ville, entrepôt de la ferme générale, et premier but de l'attaque des contrebandiers.

Dans le tableau saisissant, tumultueux qu'offre cette ville attaquée, pillée, sanglante, semée de flammes, un épisode qui se passe dans une des parties retirées de l'enceinte doit être rapporté ici, parce que c'est là que commencent les événements qui vont se succéder avec vitesse dans l'existence d'une femme dont nous aurons à suivre l'étrange destinée.

Parmi les habitations atteintes par les flammes se trouvait une jolie maison blanche et sculptée, située sur la limite de la ville, au bord de l'Isère. Le jardin renfermait une serre chaude, une volière, des statues, des bassins et tous les objets d'agrément que rassemblent dans leur demeure les habitants de mœurs douces et paisibles.

Une jeune fille de dix-sept ans s'y trouvait en ce moment seule maîtresse de maison : c'était mademoiselle Isaure de Chavailles, fille du maire de Saint-Romain, que son père avait confiée à cette habitation retirée, tandis qu'il s'était porté à l'hôtel municipal, où le danger de la ville l'appelait.

Épouvantée des gerbes de feu qui s'élançaient de la toiture et retombaient de toutes parts autour d'elle, la jeune fille errait en tous sens dans le jardin, jetant des cris d'effroi, levant les mains au ciel ; et dans tous ses mouvements elle était suivie d'un grand et lourd domestique qui répétait ses gestes, ses cris et l'aidait à se désespérer.

— Mes orangers !... mes beaux orangers ! disait Isaure en s'agitant devant la serre chaude dont un jet de flamme venait de faire craquer et tomber à grand bruit les vitraux. Et mes daturas qui étaient près de fleurir et qui vont brûler !... Eustache, sauve mes daturas !... Non, mes camélias !... Non, mes orangers !...

— Mademoiselle, que faut-il prendre ?

— Tout !... Sauve tout à la fois !...

Eustache prenait des pots de fleurs à ses mains, sur ses bras, sur ses épaules, et courait ainsi par tout le jardin, semblable à une de ces petites îles flottantes

des fleuves d'Amérique : mais voyant tomber des étincelles partout où il voulait poser les fleurs, il revenait haletant auprès de sa maîtresse.

— Ah ! les brigands ! criait-il ; ah ! les misérables contrebandiers !... Si mon devoir ne me retenait ici, je prendrais ma carabine et je les étendrais tous sur la poussière... tous, jusqu'au dernier !

La jeune fille, qui avait dix-sept ans à peine, et tenait encore par quelques points à l'enfance, venait de courir auprès de sa volière et regardait en pleurant la flamme ruiner le fragile édifice. Comme tous les enfants nourris dans le sein de l'aisance, elle ne connaissait de choses utiles et précieuses que celles qui l'amusaient, et ne songeait nullement, dans ce désastre, aux objets de prix que renfermait la maison.

Une vieille gouvernante, restée seule dans le corps de logis, que le feu envahissait de toutes parts, descendit le perron en jetant les hauts cris.

— Ah ! sainte Vierge, miséricorde ! disait-elle ; mademoiselle, au nom du ciel, venez vite sauver les papiers, l'argent de monsieur le comte !... et toute notre vaisselle plate !... et nos vases d'orfèvrerie qui sont depuis deux cents ans dans la famille !... Ah ! sainte Vierge ! miséricorde !

Puis, voyant Eustache qui tenait toujours les pots de fleurs et ressemblait parfaitement à un étalage de fleuriste :

— Que fais-tu de tous ces bouquets, nigaud, ne vas-tu pas souhaiter la fête à quelqu'un ? Jolie fête, vraiment ! quand Belzébuth lui-même, quand Mandrin vient d'entrer dans la ville.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mes oiseaux ! disait toujours la jeune fille en voyant les nids renversés par la chute de la volière.

— Eh bien ! vos oiseaux, ils sont bien heureux, le bon Dieu leur a donné des ailes pour fuir ce lieu de désolation !... et nous allons faire comme eux.

— Vous voulez vous envoler, madame Blondeau ? demanda Eustache.

— Certainement ; les chevaux sont à la voiture, et nous allons nous sauver à Saint-Marcelin, chez la tante de mademoiselle ; mais il faut emporter tout ce qu'il y a de plus précieux au logis.

Cependant Eustache avait lâché les fleurs, et, toujours pour plaire à sa jeune maîtresse, tâchait de courir après les oiseaux.

— Veux-tu bien laisser cela, niais, butor, reprenait madame Blondeau, et courir à la maison enlever tout ce que tu trouveras !... Et vous, mademoiselle, pouvez-vous bien vous amuser à de semblables bagatelles quand la fortune de votre père, les titres de votre famille sont menacés !... Jésus ! mon Dieu ! moi, qui vous ai nourrie de mon lait, et élevée depuis que vous n'avez plus de mère : moi qui vous ai vue prendre dix-sept belles années, et devenir à chacune plus jolie et plus charmante, en vérité, je vous croyais plus raisonnable que cela.

Et la bonne gouvernante, qui reprochait à la jeune fille de perdre un temps si précieux en enfantillages, le perdait elle-même à des sermons, qui sont les enfantillages de la vieillesse.

Isaure ne l'écoutait pas.... Mais tout à coup, en regardant la façade de la maison, elle poussa un grand cri.

— Dieu! dit-elle, la chambre de ma mère!

La pièce qu'elle indiquait venait de s'illuminer à l'intérieur, et des jets de flamme sortaient par les croisées.

— La chambre où ma mère est morte! où nous avons réuni tout ce qui lui appartenait, où est encore suspendu son portrait! répétait la malheureuse enfant en tenant ses yeux fixes et hagards attachés sur cet endroit.

Tout-à-coup elle s'élance d'un bond aussi léger que rapide, franchit le perron, monte l'escalier malgré la flamme qui l'envahit, et le fait craquer sous ses pas, arrive à la chambre consacrée et détache le portrait... Puis un instant, étourdie par la fumée, perdue dans le labyrinthe de l'incendie, elle est près de succomber à sa terreur... mais serrant le portrait sur son cœur :

— Oh! je veux le sauver! dit-elle.

Alors elle rassemble toutes ses forces, se recommande à Dieu, puis traverse la maison en serpentant entre les lames de feu, et gagne la cour extérieure.

Un instant après, la jeune demoiselle était avec sa nourrice et son domestique dans une calèche qui fuyait de la ville; elle tenait toujours sur ses genoux le cher objet qu'elle avait arraché des flammes.

Madame Blondeau s'était agitée sans rien faire devant le bâtiment d'où la terreur l'éloignait; mais voyant un grand coffre qu'Eustache avait placé dans la voiture, elle pensa que le domestique était parvenu à sauver l'argent et l'argenterie de la maison, et lui demanda ce que la caisse contenait.

— Ah! dit Eustache, c'est tout notre bon vin d'Espagne qui est là dedans!

— Vilain ivrogne, as-tu bien pu songer à cela? s'écria la vieille dame, plus désolée que jamais.

— Dame! c'est pour mademoiselle, dit-il; si la frayeur allait la faire défaillir en route, il ne serait pas mal d'avoir une bouteille de bon vin pour la remettre.

Bientôt la voiture perdit de vue la ville de Saint-Romain, dans laquelle nous allons maintenant entrer.

Les soldats de Mandrin étaient maîtres du champ de bataille. Depuis la porte principale, qui avait été enfoncée et brûlée, jusqu'à la maison de ville, où étaient les fonds de la ferme générale, ils occupaient tous les postes, montaient la garde, et deux rangs des leurs formaient une double haie le long de la grande rue qui aboutissait à l'hôtel municipal.

Ce fut par ce chemin, bardé de fer et illuminé de torches, que le lieutenant de Mandrin et les principaux chefs de la bande se dirigèrent vers l'entrepôt général.

Si les regards troublés par la terreur prêtaient à tous ces hommes un effrayant aspect, ce n'était pas entièrement l'effet de l'imagination. Les soldats de Mandrin,

recrutés parmi les hommes déshérités de la société et révoltés contre elle, portaient tous sur leurs traits l'expression de la force sauvage, des passions impérieuses qui conduisent aux partis extrêmes, et qui, par les profonds sillons qu'elles creusent sur le visage, y impriment le cachet de la puissance barbare.

C'étaient donc en effet des yeux armés d'un feu satanique, de formidables sourcils, des bouches brûlées par l'imprécation et le blasphème, des membres taillés en massues pour briser tout obstacle, des corps d'une vigueur menaçante, habillés de cuir, de fer, qu'on voyait passer à la lueur rouge des torches.

Dans la salle du conseil de l'hôtel de ville étaient réunis le fermier général, Jean de Marillac, plusieurs traitants, le comte de Chavailles, maire de Saint-Romain, et ses adjoints. Ces autorités, sans aucun espoir d'arrêter les déprédations qui allaient être commises, témoignaient au moins par leur présence de leur courage et de leur résolution de ne céder le dépôt général qu'à la plus impérieuse nécessité. Une partie des fonds avait été cachée dans les caves du bâtiment dans l'espérance de soustraire quelques sommes au pillage.

Les chefs des contrebandiers se présentèrent devant eux accompagnés d'hommes armés jusqu'aux dents; ils déposèrent dans la salle des ballots de tabac et de marchandises étrangères, qu'ils vendaient ordinairement dans les provinces par fraude ou par violence, et que, dans un raffinement d'audace, ils prétendaient faire acheter à la ferme générale elle-même.

Ils exigèrent pour prix de cette livraison l'argent qui se trouvait alors dans les caisses centrales, les ouvrirent de vive force, et en vidèrent les espèces dans leurs sacs de cuir.

Le lieutenant de Mandrin dit aux autorités réunies que, pour les mettre à l'abri de tout reproche, il allait leur donner un reçu des sommes qui venaient de passer entre ses mains, l'écrivit en effet, et le signa effrontément :

Fauster, lieutenant, pour le capitaine Mandrin.

Puis il demanda qu'il lui fût donné également un reçu des marchandises qu'il avait livrées.

Pendant que ces étranges formalités se remplissaient dans la salle du conseil, les autres parties du bâtiment étaient envahies par les bandits, qui exerçaient de toutes parts le pillage le plus actif.

Le jeune David de Marillac, fils du fermier général, était descendu au rez-de-chaussée, chargé par son père de surveiller le transport des coffres d'argent qu'on avait déposés dans le fond des caves, et d'observer si en effet ces sommes demeuraient soustraites à la rapacité des brigands.

Mais le jeune homme, d'une nature impressionnable et exaltée, était trop profondément irrité de l'affront qu'une troupe de misérables faisait subir à son pays pour mettre de l'importance à la soustraction de quelques sacs de numéraire, et participer à ce soin puéril,

qui lui semblait une humiliation de plus pour ses compatriotes.

Il se promenait à pas lents dans une cour intérieure plantée de hauts tilleuls, et sur laquelle ouvraient les soupiraux des caves où reposaient en ce moment une partie des fonds de la ferme, mais ne songeant pas le moins du monde à veiller à leur sûreté.

Dans l'esprit de ce jeune homme, inexpérimenté, rêveur, pieux jusqu'au fanatisme, Mandrin n'était pas un voleur de grand chemin plus hardi et plus heureux que les autres, mais un fléau déchaîné par l'esprit du mal sur des provinces entières. D'après ses idées religieuses, celui qui portait les armes dans les églises et le pillage jusqu'à l'autel devait avoir reçu une mission infernale de ruine et de désolation, et il sentait pour cet être maudit la haine profonde, ardente, que, selon les chrétiens, le Dieu de colère éprouve lui-même pour ses ennemis.

Tandis que David soumettait les événements de ce jour au point de vue de son imagination ascétique, les contrebandiers, qui étaient déjà sur la piste des sacs d'argent, parcouraient les caveaux en tous sens pour terminer méthodiquement leur pillage, et par la même occasion démenageaient avec les coffres-forts les tonneaux de vin de l'édifice public.

Le fils du fermier général se tenait appuyé contre le tronc d'un arbre, les bras croisés et le cœur gonflé d'indignation. Autour de lui régnait l'obscurité la plus profonde; la nuit était redoublée par l'ombre épaisse des tilleuls; il y passait seulement de loin en loin des lueurs rouges que jetaient les lanternes des bandits en circulant dans les espaces souterrains.

Un léger bruit se fit entendre près du jeune homme : c'était le frôlement d'un manteau qui passe entre les troncs d'arbres. David tourna vivement la tête, et ne put rien distinguer qu'une ombre mobile. Il crut un instant s'être trompé; mais des pas presque insaisissables qui allaient et venaient sur les dalles lui révélèrent la présence d'un homme dérobé dans la nuit. Un mouvement de répulsion qui s'éleva dans son sein bien plus encore que le témoignage de ses sens lui fit deviner que celui qui l'approchait était un des gens de Mandrin rôdant autour du bâtiment afin que rien n'échappât à l'avidité de la troupe.

Heureusement David portait une épée, et pouvait soulager un peu le trop plein de sa colère en tuant un de ces brigands subalternes par simple simulacre de vengeance contre leur chef.

— Malheur à toi, dit-il, qui es venu t'égarer ici ! tu vas payer pour tes compagnons !

A ces mots il fond sur le sombre fantôme, et lui assène deux violents coups d'épée, au choc desquels son arme se brise dans sa main; puis il force son regard pour percer l'obscurité et découvrir si le bandit chancelle et va rouler sur la terre !

Mais à l'instant c'est lui qui tombe à genoux, abattu et fixé sur la dalle par une main puissante. Son épée, à

lui, s'est brisée contre une forte cuirasse, et maintenant un éclair bleu jeté par l'acier vacille autour de lui et lui révèle une lame levée sur sa poitrine.... Il pense à Dieu et attend la mort.

Une voix calme lui dit avec un accent mêlé de pitié et d'une légère ironie :

— Tu es jeune et brave, mais tu n'as pas des armes aussi fortes que ton courage; prends cette lame à la place de ton épée rompue : elle est de bonne trempe et te servira fidèlement tant que dureront les forces de ton bras.

En même temps le poignard avec lequel David croyait recevoir la mort demeure dans sa main, et le jeune homme entend un faible bruit de pas qui va en s'éteignant sur la dalle et lui fait juger que son vainqueur s'éloigne lentement.

Il reste à genoux, plié, brisé d'humiliation; il est sur le bord de l'une des fenêtres des caveaux; une lumière assez vive en jaillit : il se penche, et à cette clarté il lit un nom gravé sur l'arme qu'il vient de recevoir.

C'est celui de MANDRIN.

Il jette un cri sourd et tombe à demi privé de connaissance sur la pierre.

Peu d'heures après, les contrebandiers s'éloignaient, portant en tête leur drapeau, dont les flammes rouges jetées sur un fond noir se détachaient à la lueur des falots de l'escorte; ayant les selles de leurs chevaux chargées des richesses conquises : des vases, des flambeaux enlevés aux églises, des monceaux d'argent pris à la ferme, des objets d'or et d'argent pillés dans les demeures particulières.

Ils comptaient dans leurs fastes barbares un heureux exploit de plus, et bientôt disparurent dans la nuit, qui semblait leur élément.

M^{me} CLÉMENCE ROBERT.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

INSOMNIE.

Demandez au poète, à l'artiste, au savant, à l'amant près d'être époux, à celui-ci devenu père et travaillant pour sa jeune famille, demandez-leur si l'insomnie est pour eux un supplice ! Elle en devient un toutefois, quand ses retours fréquents et la veille trop prolongée dérobent à la nature ses heures de repos : commençons donc par la combattre.

Si c'est l'amour, l'amour jaloux, dépit, furieux, qui vous poursuit dans l'ombre et vient vous présenter des images importunes, des images désolantes, n'hésitez pas; faites éclairer ou éclairez vous-même votre réduit : l'action de la lumière, au réel comme au

figuré, est toujours contraire à l'erreur. La vôtre en sera moins pénible; vous verrez plus *net* dans vos impressions; vous vous en rendrez un compte plus exact. Que vous demandent-elles? une explication? sans doute; un amant chagriné par sa maîtresse ne s'endort point qu'il ne lui ait tout dit. Eh bien! dites tout! prenez vite la plume! écrivez une lettre immense; une lettre qui, si Dieu vous garde, ne parviendra jamais à son adresse: n'importe, soulagez-vous; terminez cette lettre;... mais ne la cachez pas; contentez-vous de la bien lire, d'en savourer les agréables expressions, de vous pénétrer de l'effet merveilleux, de l'effet inmanquable qu'elles produiront sur l'esprit d'une ingrate, d'une femme odieuse, abhorrée. Ensuite,.... ensuite, recouchez-vous; rendormez-vous; et quand vous vous réveillerez, vous serez bien content de retrouver votre lettre, bien pressé de la jeter au feu et bien confus de l'avoir écrite.

De même, avec le protecteur qui, le matin, ne vous aura pas accueilli du même sourire, ne vous aura pas témoigné l'intérêt dont son estime ou sa bonne grâce vous avait fait contracter l'habitude, remettez au lendemain, au surlendemain, à tous les lendemains, l'envoi de la lettre un peu prompte où percerait votre mécontentement. Le protecteur fantasque et la maîtresse légère n'attendent souvent qu'un premier reproche pour en mériter vingt autres; ne pas remarquer leur froideur, ou n'y répondre, s'ils y persistent, que par le silence et l'éloignement, telle est, telle doit être la noble contenance de l'honnête homme trompé dans ses calculs d'ambition ou d'amour.

« Mais si la maîtresse est charmante, mais si le protecteur mérite nos respects, notre confiance et notre attachement, pense-t-on qu'il soit si facile de renoncer aux marques d'une préférence flatteuse, d'une distinction honorable? Et s'ils nous oublient tout de bon, nous donnerez-vous une recette contre les souvenirs, les regrets déchirants, et contre l'insomnie... que l'on ne pourra plus détourner en leur écrivant bien ou mal, puisque l'on ne veut plus ni les voir ni leur parler. »

Que l'on veuille ou non ne plus les voir, dès qu'on les regrette encore on veut en être regretté; bien plus, on doit le vouloir; et c'est alors que l'insomnie appliquée à l'étude et fertilisée par l'amour-propre le mieux entendu, enfante tels chefs-d'œuvre dont peut-être jamais n'eussiez-vous été capable sans ce tourment d'une passion ou d'une prétention contrariée. Tant que vous ne pourrez pas vous dire tout bas...., bien bas, mais bien distinctement: « Je valais mieux que mon rival; j'en sais plus que mes concurrents.... » tant que vous ne pourrez pas vous dire cela, vous serez humilié, vous serez malheureux. Mais le jour arrivera enfin où vous vous rendrez à vous-même ce juste, ce glorieux témoignage, et alors il vous suffira de vous sentir tout à fait digne d'une préférence refusée pour vous consoler à jamais de la méprise d'un protecteur ou du caprice d'une femme inconstante.

Mais si, quel que soit votre sort, il a voulu que vous ayez à remplir un de ces délicieux devoirs également prescrits par la raison et le penchant, par l'amour comme par l'honneur, par la nature et la religion; si votre cœur, ouvert dès vos premières années au doux instinct de la reconnaissance, palpète à la moindre caresse, à la seule vue, au seul nom d'une mère; et que, pour rendre encore ses droits plus sacrés, plus touchants, le ciel ait départi à cet objet si cher les attraits, les vertus, et enfin le courage, dont l'exemple exaltera le vôtre... ah! félicitez-vous! un grand bonheur ne peut vous échapper. Cette passion absorbera les hautes facultés de votre âme; elle combattra et finira par vaincre toute autre passion contraire à votre avancement et à votre repos. Ou si, par suite même des malheurs d'une mère, votre fortune est moins brillante et votre repos moins paisible, c'est alors qu'une longue et fructueuse *insomnie* peut vous faire raison de bien des événements. Que votre mère vous ait dit, qu'elle vous ait écrit, fût-ce de mille lieues: « Mon enfant! j'ai besoin de toi! ce peu de mots contiendra pour vous toutes les leçons de la morale; ils contiendront encore, ces mots si simples, la meilleure démonstration des sciences ou des arts que vous professez. Il n'est point de *nympe Égérie* qui vaille pour un bon fils cette voix d'une mère. Tant que la vôtre existera vous vous rectifierez, vous vous perfectionnerez, vous veillerez pour elle; et lorsqu'enfin, contente d'elle et de vous, elle se sera endormie dans la tombe, sa douce voix en sortira encore pour vous bénir, pour vous soutenir dans le vœu d'éterniser, s'il se peut, sa mémoire; et son image révérée, présente à vos travaux nocturnes, assistera plus radieuse à votre dernière insomnie; et ceux qui vous verront tranquille et satisfait, tandis que les larmes couleront sur les apprêts de votre mort, et ceux qui vous auront suivi dans les épreuves de l'existence diront, en s'occupant de votre éloge funèbre: « La vie n'est donc pas si regrettable? la mort n'est donc pas si horrible? et le bonheur est donc plus facile qu'on ne pense! »

JOIE.

Que Dieu vous tienne en joie! Ce dicton populaire renferme un sens des plus profonds; car ce n'est ni la réussite de nos projets, ni la jouissance des biens que l'on envie, ni la douce contagion d'une gaieté générale, qui peuvent, comme on se l'imaginait, nous tenir ou nous maintenir en joie. S'il en était ainsi, les riches seraient les seuls joyeux, et Dieu sait comme l'on rit dans la cabane du pauvre! Il le sait, car il le veut ainsi pour l'instruction et quelquefois pour l'humilité du riche. *Sois honnête homme et je te tiendrai en joie*, a-t-il dit à l'un et à l'autre. Le pauvre, qui n'a le temps de lire que son office du dimanche, se contente de suivre à la lettre les commandements du Sei-

gneur; mais le seigneur mortel, qui voudrait bien capituler avec toutes les puissances plus hautes que la sienne, tire parti de vingt-cinq ans de lecture pour se ménager dans les affaires, dans les devoirs et même dans les plaisirs, des finesses, des subterfuges ou des recherches misérables qui gâtent tout, qui détruisent tout et qui troublent la joie où Dieu n'aurait cessé de le tenir, s'il eût suivi la pente naturelle qui le conduisait à la vertu : car tout enfant promet d'être homme de bien; l'exception en ce genre est une monstruosité; et les principes de l'honneur, développés par l'éducation, font d'un riche honnête homme le plus heureux des hommes, puisqu'il peut éclairer et enrichir le pauvre. Mais cette joie pure, interne, cette joie, pour ainsi dire, adhérente aux bons cœurs, adhérente aux esprits dociles; cette joie, don du ciel indistinctement réparti entre les pauvres et les riches, les rend heureux ou malheureux, indépendamment des devoirs, des affaires, ou des travaux ou des plaisirs attachés à leur condition. Marigny porte jusqu'aux pieds des fourches élevées de sa main, le sentiment de son innocence et la sérénité d'un cœur tenu en joie par le Dieu qui le soutenait... et Beaujon meurt d'ennui, peut-être de chagrin de ne pouvoir plus ajouter à une fortune colossale, dont cependant il faisait bon usage.

Deux paysans, deux vignerons du pays champenois, de cette Bétie française, à qui l'Église de France et la morale de tous les pays doivent saint Bernard et la Fontaine, travaillaient l'un et l'autre pour une grande maison rurale, située non loin du clos fameux jadis visité par nos rois à l'époque de leur sacre. Le plus âgé, Benoît, père de quatre enfants, chargé d'une vieille mère et d'un frère estropié, mais ne s'inquiétant de rien au monde que de sa vigne, de ses deux prés et de sa besogne journalière, soit dans la grange ou au pressoir, portait à l'ouvrage, quel qu'il fût, comme chez lui, comme à la fête, une franchise, une gaieté, une *sûreté de physionomie* qui concouraient à sa petite aisance, et lui eussent au besoin fait pardonner quelques légères peccadilles. Bertrand, son camarade, moins gêné, plus adroit, surtout à la chasse, à la pêche, debout la nuit, rôdant soir et matin, pris sur le fait, mis à l'amende, n'avait ni gaieté, ni repos; son air *cdlin*, ses regards obliques éloignaient de lui la confiance; on ne riait guère devant lui, et lui riait désagréablement. Benoît, devenu vieux, ne travaille plus et rit toujours. Ses amis viennent s'égayer avec lui et ses enfants travaillent pour le nourrir. Bertrand n'est plus de ce monde. Il s'était fait mettre en prison; il y mourut au bout de deux ou trois mois. On y eût renfermé Benoît qu'il en fût sorti en riant, et à coup sûr plus promptement que tout autre : car celui que Dieu tient en joie ne méritera jamais un châtement sévère.

La grosse joie sied au naturel inculte du paysan et du manœuvre. Quand le villageois s'en corrige, c'est qu'il s'avise de singer le bourgeois : il perd alors sa

seule grâce en perdant de sa naïveté, et rien n'afflige comme ces derniers essais, comme ces faux semblants d'une égalité mensongère. De même quand un homme de nom (ancien ou nouveau, il n'importe) se laisse aller aux éclats d'une joie dont le seul usage du monde aurait dû tempérer l'expression rustique, on se demande à quoi sert d'être noble, d'avoir beaucoup vécu, d'avoir beaucoup appris, si l'on ne sait pas mieux se contenir que le rustre qui ne sait rien, et qui ne voit et ne verra que de bons rustres comme lui.

Les larmes de joie!... ces délicieuses larmes qui ne sortent du cœur qu'avec des secrets tout divins, sont réservées à l'honnête homme pour récompense de son plus beau secret... et ce secret, c'est le peu que lui coûtent ses offrandes à la probité, ses sacrifices à l'honneur. Grands de la terre, consolez-vous! ces pleurs célestes peuvent couler de vos yeux : il ne s'agit pour cela que d'isoler votre âme des froissements multipliés de l'amour-propre en représentation. Et toi, mon laborieux voisin, mon pauvre voisin de campagne! ne te décourage point, ne te révolte plus, reconnais une loi et des maîtres; sois paisible et religieux : tu pleureras aussi de joie, et plus souvent que ton seigneur.

M^{me} SIMONS-CANDEILLE.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Voulez-vous rire, allez au Palais-Royal voir *Otez votre fille, s'il vous plaît!* Aimez-vous les fêtes? la Gaité en joue une des plus merveilleuses : *les Cinq cents diables*, en trente-deux tableaux, passent en revue tous les péchés de ce monde; la durée de ce spectacle est de sept heures d'horloge. — Goûtez-vous les farces, les quiproquo impossibles, et dont on devine d'avance l'issue, allez au Gymnase, vous y verrez *le Chapeau de l'horloger*, vaudeville sans couplets de madame Émile de Girardin : un domestique craintif a cassé un ressort de pendule, et craignant la colère de son maître il court chercher l'horloger, mais comme l'horloger commence à réparer la cassure le maître survient, le domestique effrayé pousse l'horloger dans la chambre attenante, qui se trouve être celle de madame, et le chapeau de l'horloger est resté sur un fauteuil du salon. — A qui est donc ce chapeau? demande le maître. Le domestique se trouble, et de sa gaucherie, de ses réponses embarrassées sortent une suite de scènes fort drôles, mais peu naturelles, dans lesquelles la jalousie du mari s'éveille; il soupçonne sa femme d'avoir caché un galant dans sa chambre. Enfin l'arrivée de l'horloger, qui vient réclamer son chapeau, dénoue la situation.

Aux Français on ne rit pas, et l'on écoute sans sourciller les alexandrins de M. Sanson dans *la Dot de Marguerite*.

A l'Opéra on a joué la *Muette* toute la semaine passée. Une légère indisposition de mademoiselle Cruvelli a interrompu les magnifiques représentations des *Huguenots*. Mais on annonce pour lundi la rentrée de la prima donna et celle de Gueymard; nous ne saurions mieux clore notre courte revue d'aujourd'hui qu'en publiant les vers que madame Louise Colet dédie à l'éminent interprète du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

LÉOPOLD DANIEAU.

POÉSIE.

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DES HUGUENOTS DE MEYERBEER.

A M. LOUIS GUEYMARD,

MON COMPATRIOTE.

Le temps a respecté l'œuvre puissante et forte :
De son premier éclat aucun feu n'a pâli ;
De sa fière jeunesse aucune fleur n'est morte ;
Du monument complet rien n'est enseveli.

Tout un âge y renaît, tout un monde y palpète ;
Ce sont bien les Valois vicieux et charmants !
Et, perle de beauté, la reine Marguerite
Mêle sa poésie aux divertissements.

O délirantes nuits ! ô frivoles journées !
Sarabande aux doux airs et chasse aux sons du cor,
Cerf bramant que lançaient de blanches haquenées,
Art, plaisir, volupté, vous revivez encor !

Vous revivez aussi, guerre sinistre et sombre
D'un peuple qui s'égorge en invoquant son Dieu,
Massacre qu'on prépare et qu'on bénit dans l'ombre
Quand se tait sur Paris la voix du couvre-feu !

Foi qui pousse à la mort, sublimité des âmes,
Chant de la Bible sainte en tombant répété,
Vieillard bravant le fer, enfants bravant les flammes,
Vous revivez ainsi que vous avez été !

Ce Marcel entonnant de sa voix grave et lente
Le psaume qui jaillit de son cœur indigné,
C'est le vieux serviteur d'Agrippa d'Aubigné
Marchant à ses côtés dans la lutte sanglante.

Valentine et Raoul c'est l'amour : rayon pur
Qui sur ce fond lugubre éclate et se dévoile ;

Ainsi plus lumineuse apparaît une étoile
Par une nuit d'orage au fond du ciel obscur.

C'est l'amour ! c'est l'amour que l'art immortalise,
Qui brave le néant, et ranime au tombeau
Le spectre d'Abeilard et celui d'Héloïse...
L'amour, qu'on se transmet comme un divin flambeau !

C'est le nimbe sacré, l'idéale couronne
Qui sur les fronts élus se pose tour à tour,
Et qui passe, agrandi des amants de Vérone,
Dans le sein d'Othello... c'est l'immortel amour !

L'impérissable amour de Paul et Virginie,
Qui de deux noms obscurs fait deux noms glorieux ;
C'est l'amour des grands cœurs que chante le génie
Et qu'adorent après tous les cœurs amoureux.

Oh ! quand la passion éternelle et féconde,
Musique ou poésie, éclate et se répand,
D'un de ces beaux amours quand le théâtre gronde,
A la voix des acteurs la foule se suspend :

Frémissante, attendrie, elle éprouve elle-même
Les transports inconnus que lui révèle l'art ;
Elle souffre, elle espère, elle s'élève, elle aime,
Du sentiment divin elle reçoit sa part.

Ainsi quand le péril arrache à Valentine
L'aveu désespéré du sublime duo,
Lorsque le cri d'amour sort de votre poitrine,
Il jette en tous les cœurs comme un brûlant écho.

Madame LOUISE COLET.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr. ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 40 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

CHOIX DU MUSÉE PHILON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.